

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 32 (1894)  
**Heft:** 16

**Artikel:** Noeud bleu ou noeud rose : (fin)  
**Autor:** Dupuis, Eudoxie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194237>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

La fenna soo ein sè gratteint la bérretta et ein sè deseint : « Que dâo diablo volliont-te? qu'est-te que cein pào bin ètré que dâi z'âo âo meriâo? Dein ti lè cas, n'est ni on matafan, ni on omeletta et ni dâi z'âo dè Pâquiè. Vo z'einlèvâi avoué voultron meriâo! »

Adon le va trairè lo demi-litre ein ruineint à l'affèrè, et lào fâ, ein poseint la botolhie et lè verro su la trablia :

— Je suis bien fâchée si je peux pas donner les œufs comme ces Mossieu ont dit; mais mon mari est revenu seulement l'autre jour de la montagne, et il a oublié notre miroir dans le chalet.

### La somnambule.

Lausanne, 18 avril 1894.

Monsieur le rédacteur,

Je lis dans la *Feuille d'Avis* certaine annonce qui me rappelle une petite histoire assez plaisante.

C'était en 1881. Je visitais le tir fédéral de Fribourg avec un de mes amis, excellent garçon, mais parfois un peu naïf et superstitieux. Eperdument amoureux d'une charmante Lausannoise, il se désespérait devant l'opposition infléchissable des parents de celle-ci, qui ne voulaient, en aucune façon, entendre parler d'un tel mariage.

Disons tout de suite que le jeune homme était un simple employé de commerce, sans autre fortune que son travail, et que la jeune fille appartenait à une famille riche.

Tout en parcourant ensemble la place de fête, mon ami me racontait ses chagrins : « Si je ne puis l'épouser, me disait-il avec exaltation, je ne me marierai jamais!... Je quitterai le pays, je... »

A ce moment, nous passions devant la baraque d'une somnambule. Il me prit vivement le bras et ajouta :

— Tiens ! il y a longtemps que je désirais consulter une somnambule, tu en riras tant que tu voudras.

— Comment ! tu en es encore là, fis-je d'un air étonné, tu crois encore à ces bêtises?...

— Pas si bêtises que ça.

— Eh bien, va... ou plutôt, non... je veux en tâter aussi, ça m'amusera. Attends-moi, je passe le premier.

Je m'avançai, une jeune fille écarta le rideau et je me trouvai en face de la prophétesse.

« Madame, lui dis-je, écoutez-moi bien, je n'ai que quelques instants. Il y a là un monsieur, amoureux fou d'une demoiselle, dont il est également aimé; c'est une adoration mutuelle, quoi ! Il la veut à tout prix, et jure qu'il n'en épousera jamais d'autre, etc., etc. »

Je lui esquissai tous les faits principaux de ce roman, et lui dépeignis exactement le costume de mon ami afin d'é-

viter toute méprise. « Donnez-lui de l'espoir, ajoutai-je, car je crois qu'avec de la persévérance, il verra ses vœux exaucés... Il va de soi que je ne vous ai rien dit. »

Une sébille, placée sur une petite table ronde, contenait plusieurs pièces de 2 francs, tombées des mains d'âmes innocentes. J'y jetai la mienne et sortis.

— Eh bien, dis-je à mon ami d'un ton très sérieux, je dois avouer que cette femme m'a dit des choses qui m'ont réellement étonné... A ton tour maintenant. Je t'attends ici tout près.

Un quart d'heure à peine s'écoula et je vis revenir notre amoureux la figure épanouie. Il s'appuya sur mon épaule et me dit à l'oreille : « Mon cher, c'est merveilleux, c'est surnaturel!... Elle connaît tout ce qui m'est arrivé, elle connaît tout, absolument tout!... « Mais prenez patience, m'a-t-elle dit en terminant, vous n'aurez pas d'autre femme que celle-là; c'est écrit dans votre destinée. »

Ce brave garçon était au troisième ciel ! Dans l'expansion de sa joie, il avait mis 4 francs dans la sébille!... Il y aurait volontiers vidé son porte-monnaie. Je ne l'avais pas corrigé de sa naïveté, c'est vrai, mais je lui avais refait un peu de bon sang, j'avais mis fin à ses désespérances. La vie lui souriait maintenant. Et quoi qu'il en soit de cette innocente plaisanterie, j'ai le plaisir de vous dire que, l'année suivante, mon ami a épousé celle que son cœur avait choisi.

Telle est, mon cher rédacteur, cette petite histoire que j'ai destinée au *Conteur*. Faites-en l'usage qui vous conviendra, et croyez aux meilleurs sentiments de votre fidèle abonné.

### Nœud bleu ou nœud rose.

Porto-Novo, 20 décembre 1892.

(FIN.)

Le lendemain, en effet, Georges recevait la carte annoncée; mais, le soir du jour suivant, comme, après deux heures passées à sa toilette, il attendait Paul pour partir, on lui remit un billet de son ami ainsi conçu :

« Mon cher Georges,

« J'ai le regret de ne pouvoir t'accompagner chez Mme Bertin. Un lord, grand amateur, ou plutôt grand acheteur de tableaux, de passage à Paris, doit venir visiter mon atelier ce soir; il veut voir l'effet de certains paysages aux lumières. Pour une fois que l'occasion me tend son unique cheveu je ne peux pas le laisser s'échapper. Pardonne-moi donc si je te fausse compagnie. D'ailleurs, il n'y aura que demi-mal; les parents préférèrent que je ne te présente pas aujourd'hui, ils veulent rester libres et n'ont rien dit à leur fille, désirant te voir d'abord. Ils te reconnaîtront à la fameuse balafre, et toi, tu reconnaîtras la jeune personne à un nœud bleu, fiché dans ses cheveux blonds. Cela me semble mieux

en effet; tu seras plus à ton aise et tu pourras déployer tous tes avantages. Donc, vogue la galère, et qu'elle t'amène au port ! »

« Ravissante ! mon ami ! Ravissante ! s'écriait Georges le lendemain matin, en faisant irruption dans l'atelier du peintre.

— Que t'avais-je dit ? Je suis bien aise que tu sois de mon avis. Raconte-moi comment les choses se sont passées.

— Voilà. A dix heures et demie, heure militaire, j'entre dans le salon. Tout de suite je reconnais la jeune fille que tu m'avais décrite...

— Tu avais mis ton uniforme, ainsi que je te l'avais recommandé ?

— Ma foi ! non ; cela m'était sorti de la mémoire.

— Quel étourdi !

— Qu'est-ce que cela fait, puisque j'ai triomphé tout de même ?

— Voyons.

— J'ai donc, comme je viens de te le dire, reconnu tout de suite la jeune fille.

— Cela fait honneur à mon talent de peintre.

— Ce petit nœud rose surtout, caché dans les boucles de sa chevelure...

— Rose ? Tu veux dire bleu !

— Non, non, rose, parfaitement rose; tu ne te rappelles plus : c'est toi-même qui m'as dit... mais rose ou bleu, qu'importe ?

— Pourtant, je suis sûr...

— L'orchestre préludait une valse; je me précipite vers le nœud rose, je l'invite et j'ai le bonheur d'être agréé. Elle valse à ravir, mon ami; un talent dont tu ne m'avais pas parlé.

Paul leva les épaules d'un mouvement qui signifiait : Dame ! je ne savais pas.

— Après la valse nous avons causé.

— Ah bah !

— Oui, causé longtemps.

— Et elle cause bien, M<sup>lle</sup> Marie ?

— Elle ne s'appelle pas Marie, mais Thérèse, ce qui est infiniment plus joli.

— Ah ça, qu'est-ce que c'est que ce grabuge ?

— Du grabuge ?

— Je te dis que la jeune fille dont je t'ai parlé s'appelle Marie.

— Et moi je te dis qu'elle s'appelle Thérèse...

— Quel imbroglio as-tu fait là ?

— Il n'y a pas d'imbroglio. Pourquoi son nom ne serait-il pas Marie-Thérèse ? N'est-ce pas la mode à présent d'avoir deux noms accolés ?

— Au fait, c'est possible ! Et tu dis donc que Mme Ledru t'a laissé causer avec sa fille.

— Qui ça, Mme Ledru ?

— Mais la mère de ta future !

— Elle est orpheline.

— Orpheline ! Elle n'est pas orpheline du tout, elle a père et mère, bien vivants et, même, ne paraissant pas avoir envie de mourir de si tôt.

— Et moi je te dis qu'elle n'a plus de parents; que son père, qui était capitaine comme moi, est mort quand elle était toute petite; que sa mère ne lui a survécu que peu de temps et qu'elle a été élevée par une vieille tante.

— Mais nous pataugeons, mon ami, nous pataugeons !

— Nous pataugeons ?

— Enfin, continue, et cette demoiselle est blonde ?

— Blonde ! par exemple ! Qui parle de blonde ! C'est une brune superbe ; un teint mat, des cheveux lustrés comme l'aile du corbeau et des yeux, mon ami, des yeux ! des diamants noirs !

— Eh bien ! tu m'as mis là dans de beaux draps ! fit Paul laissant tomber son pinceau de saisissement.

— Que veux-tu dire ?

— Que la jeune fille à laquelle tu as fait la cour n'est pas celle dont je t'ai parlé.

— Pas possible !

— Comment ! tu me dis de te chercher une femme blonde. — Une blonde surtout ! Peut-on aimer une brune ? — Je te dénicherai une petite personne mignonne comme une fée, blonde comme un rayon de soleil, et quand je crois...

— C'est pourtant vrai ! Ce que c'est que de nous ! Je t'avais dit que je préférerais une blonde ; je vois une brune et, crac ! mon cœur est pris ; car il est pris, je t'assure, et pour de bon.

— Mais qu'est-ce que je vais devenir, maintenant ? Comment me présenter devant M. et Mme Ledru ? Que leur dire ?

— C'est vrai ! Je suis désolé ! Si j'allais proposer au père une réparation par les armes.

— Il n'y a pas moyen d'être sérieux avec toi !

— Mais c'est très sérieux !

— Pour t'excuser de n'avoir pas fait attention à sa fille, tu iras pourfendre le pauvre homme !

— Dame !

— Ce n'est pas tout ça, dit Paul se levant ; il faut que j'aille tout de suite chez ces braves gens. Ils doivent être furieux contre moi ; il faut que je tâche de les calmer. Je ne veux pas qu'ils s'imaginent que je me suis moqué d'eux. Attends-moi ici : dans deux heures je serai de retour.

Lorsque Paul revint au bout du temps annoncé, il trouva Georges étendu sur le divan de l'atelier et profondément endormi. Après avoir contemplé pendant un certain temps, dans les spirales bleuâtres qui s'échappaient de son cigare, la gracieuse silhouette de la jeune fille au nœud rose, il avait jugé à propos de faire un somme, autant pour tromper son impatience que dans l'espoir de revoir la jolie vision en songe. La voix joyeuse de Paul vint le tirer de cette agréable occupation.

— Tu ne te douterais jamais de ce qui arrive ! Un vaudeville, mon cher, un vrai vaudeville !

— Qu'est-ce donc ?

— Je m'attendais à des reproches que je reconnaissais d'avance mérités, c'est-à-dire mérités par toi. Pas du tout ; je suis reçu à bras ouverts et voilà des gens qui m'adressent des remerciements, des compliments. — Il est charmant, quoiqu'il n'ait pas de balafre, ou du moins nous ne l'avons pas vue ; mais, enfin, il est charmant, il a de l'esprit, une excellente tenue, l'uniforme lui sied très bien ; Marie (c'est bien Marie) en est folle ; seulement, il n'est pas aussi brun que vous nous l'aviez dit, vous vous êtes trompé aussi sur le numéro de son régiment... Enfin, la contre-partie de notre conversation de ce matin... Il paraît que, à ce bal, tu n'étais pas le seul capitaine, beau garçon et aimable ;

qu'il y en avait un autre, décoré aussi, en uniforme celui-là, mais pas balafré, et que...

— Que M<sup>lle</sup> Marie l'a pris pour moi, qu'elle l'a trouvé charmant, quoiqu'il ne jouisse pas d'une balafre, qu'elle l'épouse, que je puis, moi, par conséquent, épouser M<sup>lle</sup> Thérèse et que :

Tout est bien qui finit bien.

EUDOXIE DUPUIS.

**L'esprit d'autrefois.** — L'esprit avait de l'attrait pour Joseph I<sup>er</sup>, roi de Portugal, qui régna de 1750 à 1777.

Le marquis de Pouteleina se tira par une saillie fort plaisante d'une conversation avec ce monarque, qui devenait assez embarrassante pour le marquis, d'autant que le roi commençait à se fâcher. Il s'agissait du pouvoir que les rois ont sur leurs sujets. Le marquis prétendait qu'il avait des bornes, et ce prince, n'en voulant admettre aucune, lui dit avec emportement :

— Si je vous ordonnais de vous jeter à la mer, vous devriez, sans hésiter, y sauter la tête la première.

Le marquis, au lieu de répliquer, se retourna brusquement et prit le chemin de la porte.

Le roi lui demanda avec étonnement où il allait.

— Apprendre à nager, Sire.

Le roi se mit à rire de bon cœur et tendit au marquis une main que celui-ci baisa respectueusement.

**Pigeon voyageur.** — Un pigeon-voyageur de race anversoise, appartenant à un agriculteur de Kerjst-op-den-Berg, n'était pas revenu d'un concours sur Orléans, en 1885. Ce pigeon, qui était alors âgé de 3 ans, et qui en a maintenant 11, vient de rentrer à son ancien pigeonnier, après huit ans d'absence. Evidemment l'intelligente bête avait été capturée à son retour, en 1885, et elle n'a réussi à s'échapper de sa captivité que tout récemment.

**Tirer son épingle du jeu.** — L'origine de cette locution populaire vient évidemment d'un jeu très ancien, la *pousse aux épingles*. Deux joueurs posent sur une table chacun une épingle, qu'ils poussent tour à tour avec une autre épingle, tenue verticalement entre le pouce et l'index. Celui qui arrive le premier à placer son épingle en croix sur celle de son adversaire en gagne une, et, par conséquent, il ôte une épingle du jeu. De là, plus que vraisemblablement, l'expression proverbiale : *tirer son épingle du jeu*.

Le perdant remet sur la table une épingle nouvelle et tâche de regagner sa perte en la plaçant en croix sur l'épingle restée. S'il manque son coup, il laisse jouer son adversaire. Rien de plus simple, comme vous le voyez.

(Science illustrée.)

## Recettes.

**Asperges.** — En plongeant l'extrémité des tiges d'asperges dans l'eau, vous les conserverez deux ou trois jours. En les recouvrant complètement de sable fin un peu humide, vous les conserverez huit jours.

Pour les conserver jusqu'à l'hiver, retranchez la partie blanche et dure, jetez la partie verte dans de l'eau bouillante salée.

Au bout de sept à huit minutes, retirez-les de cette eau et trempez-les un quart d'heure dans de l'eau fraîche. Emplissez à demi un vase avec du vinaigre et de l'eau en égale proportion ; ajoutez sel, clous de girofle, citron coupé en tranches.

Egouttez les asperges, rangez-les dans le vase que le liquide les recouvre complètement ; versez sur le tout de la graisse fondue ou du beurre. Conservez en lieu frais et sec ; quand vous voudrez employer ces asperges, vous les laverez dans l'eau tiède et les passerez ensuite à l'eau froide.

## Mot de la charade de samedi :

**Migraine.** — Nous avons reçu 27 réponses justes. La prime est échuë à M. Edouard Junod, piqueur, La Sagne (Ste-Croix).

**Opéra.** — La bonne impression laissée par les débuts de notre troupe d'opérette se confirme. Les représentations du *Petit Duc* et de *Miss Helyett* ont été de nouveaux succès ; c'est même devant une salle comble qu'a été jouée cette dernière opérette, déjà bien connue à Lausanne. MM. Dechesne et Pilat, M<sup>mes</sup> Mardaga et Raffit ont conquis toutes les faveurs du public, qui, nous l'espérons, leur restera fidèle jusqu'à la fin de la saison.

On nous annonce, pour la semaine prochaine, les *Dragons de Villars*, de Maillart, et *La Cigale et la Fourmi*, d'Audran.

Demain, dimanche, **Miss Helyett**, opérette en 3 actes, musique d'Audran. Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

## VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

## PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

## ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,10. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 105,75. De Serbie 3 % à fr. 77, —. — Bari, à fr. 53, —. — Barletta, à fr. 37, —. — Milan 1861, à 35,40. — Milan 1866, à fr. 10, —. — Venise, à fr. 23, —. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 108,90. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14, —. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.